

JAN GUILLOU

Les Ingénieurs  
du bout du monde

“Le siècle des grandes aventures”  
*Volume I*

roman traduit du suédois  
par Philippe Bouquet

*ACTES SUD*



## I

### LE BATEAU VIKING

En mer, les hommes disparaissent facilement. C'était déjà arrivé et cela arriverait encore, tel était le sort des habitants de la côte, à Osterøya comme sur tant d'autres îles et d'autres fjords.

C'est ainsi que Lauritz, Oscar, Sverre et les petites Turid, Kathrine et Solveig, avaient perdu leur père. Nul ne savait ce qui s'était passé au large et cela n'avait rien d'inhabituel non plus. La tempête avait été rude, comme le sont volontiers celles de fin février, mais Lauritz et Sverre étaient des navigateurs expérimentés, ils étaient grands et forts et avaient grandi en mer. On disait d'eux, et seulement à moitié par manière de plaisanterie, qu'ils avaient à coup sûr du sang viking dans les veines. En cela, ils tenaient de leur père.

On en était donc réduit à des suppositions. À cette époque de l'année, il était peu probable qu'ils aient été pris par les glaces, qu'ils se soient échoués ou écartés de leur cap au point de s'écraser contre des rochers, ils avaient bien trop l'habitude de la mer pour cela et connaissaient comme le fond de leur poche les eaux des fjords et la façon d'en sortir. En revanche, il était possible qu'ils aient démâté ou fait une pêche si miraculeuse que la cargaison, trop lourde, ait causé le naufrage en se déplaçant dans la cale alors qu'ils tentaient d'échapper à la tempête. Mais à quoi bon se perdre en conjectures ?

Au bout d'une semaine, une fois tout espoir perdu et la responsabilité des deux veuves transférée de leur mari à l'Église, le pasteur de Hosanger vint rendre visite à celles-ci par le vapeur desservant Tyssebotn. Une fois sur le débarcadère, il n'eut plus qu'à demander son chemin.

La ferme de Frøynes était située tout près, bien abritée derrière une grande butte. Elle comportait deux corps de logis, ce qui était inhabituel, une étable, deux granges et des greniers vieux de plusieurs centaines d'années, montés sur pilotis pour être hors de la portée des bêtes de proie. Tout cela était bien entretenu et plutôt signe d'un modeste bien-être que de cette pauvreté si fréquente sur les îles. Les frères Eriksen avaient été des hommes pieux et travailleurs prenant soin de leur famille. Ils avaient même construit leur propre bateau de pêche et l'avaient doté d'une cale d'une contenance double de l'ordinaire.

Le pasteur rencontra les deux femmes, déjà revêtues de leurs habits de veuves, dans la plus grande des deux maisons d'habitation, où vivaient Maren Kristine, la veuve de Lauritz, et ses trois fils. Les garçons avaient passé leurs habits du dimanche et étaient assis l'un à côté de l'autre, les yeux rouges, sur l'un des bancs, dans la pièce principale. À côté d'eux se trouvaient les trois filles de Sverre et Aagot Eriksen. Leurs petites robes étaient noires et le pasteur se surprit à penser qu'elles venaient d'être teintes. Les six enfants faisaient peine à voir.

Les deux veuves écoutèrent le pasteur, bien droites sur leur siège et maîtresses d'elles-mêmes. Elles ne pleuraient pas, on voyait qu'elles étaient soucieuses de garder leur dignité.

L'homme d'Église ne se répandit pas en paroles de consolation, car qu'aurait-il pu dire ? Il s'en tint aux choses pratiques. Lorsqu'on ne disposait pas de cadavres à enterrer, on procédait à un genre particulier de service, qui se terminait par la bénédiction de l'âme des défunts. Une date fut arrêtée.

On en vint ensuite aux questions plus délicates concernant les moyens de subsistance des deux familles, privées des revenus de la pêche. Les deux veuves étaient jeunes, guère plus de la trentaine si même c'était le cas, et Maren Kristine en particulier était très belle, avec ses cheveux roux, ses taches de rousseur et ses grands yeux bleus. Étant en outre à la tête d'une ferme de taille non négligeable, elle ne devrait pas avoir de mal à trouver un nouveau mari, pas plus que sa belle-sœur.

Un tel sujet de conversation aurait cependant été inconvenant et c'est pourquoi le visiteur s'enquit plutôt de ce qui faisait alors le plus défaut. La nourriture ne manquait pas, puisqu'on élevait des

moutons, des porcs et des poules, ainsi que quatre vaches laitières. Ayant moins de bouches à nourrir, les deux veuves pourraient aussi utiliser le surplus de lait pour fabriquer des fromages et les vendre. Elles se déclarèrent également capables de tisser et de teindre des étoffes.

Si les trois orphelines avaient été plus âgées, on aurait dû avoir recours à la solution habituelle : les placer comme domestiques dans une maison de la bonne société, à Bergen. Mais, étant donné que l'aînée n'avait pas plus de neuf ans, ce n'était pas pensable.

Il en allait différemment pour les garçons, même s'ils n'étaient âgés que de douze, onze et dix ans. Ils pouvaient partir en apprentissage à Bergen, où l'on fabriquait, construisait et réparait tout ce qui avait trait à la mer et à la pêche.

Les veuves avaient déjà envisagé cette solution. Le frère de Maren Kristine, Hans Tufte, était contremaître en second à la corderie *Cambell Andersen*, à Nordnes. Elle lui avait déjà écrit et, s'il avait un poids quelconque et si Dieu ne s'y opposait pas, elle aurait bientôt trois bouches de moins à nourrir. Par la suite, ses enfants lui procureraient même un petit revenu.

Le pasteur observait du coin de l'œil les trois garçons aux yeux rouges assis sur le banc, tête basse, qui ne disaient mot et ne trahissaient en aucune façon ce qu'ils pensaient de quitter leur foyer de Tyssebotn pour aller vivre en ville comme ouvriers. On pouvait simplement être sûr que ce n'était pas ainsi que ces pêcheurs en herbe avaient envisagé leur avenir. Mais nécessité fait loi.

Le pasteur n'avait donc pas grand-chose d'autre à dire. Il évoqua vaguement l'idée de contacter une société de bienfaisance, à Bergen, sans pouvoir promettre quoi que ce soit, bien entendu. C'est le cœur lourd qu'il goûta au pain frais qu'on lui offrit, n'ignorant pas qu'il aurait été encore pire de refuser que d'ôter littéralement le pain de la bouche de ces six enfants. Car les pêcheurs de l'Osterfjorden ne transigeaient pas sur certains principes.

En regagnant le débarcadère, afin de louer les services de quelques marins pour le ramener à Hosanger par la mer, il fut soulagé d'avoir accompli un pénible devoir, non sans avoir mauvaise conscience de ce même sentiment. Cela aurait pu être pire. Les deux femmes, elles, allaient devoir faire face à une délicate période de privations. La tradition voulait qu'elles portent le deuil

pendant au moins un an avant de pouvoir envisager de prendre un nouveau mari, plus sous la contrainte de la nécessité que pour leur satisfaction personnelle.

\*

Jon Tygesen était mécanicien sur le vapeur *Ole Bull* depuis sa mise en circulation, à l'automne 1883. Il lui suffisait donc de jeter un coup d'œil par-dessus la lisse pour savoir exactement où on se trouvait sur la route de Bergen, qui comportait quatorze arrêts. Il était plutôt blasé en matière de paysages également, et trouvait totalement incompréhensible que des étrangers empruntent ce moyen de transport uniquement pour leur plaisir. Ce jour-là, il y en avait quatre, deux hommes et deux femmes venus d'Angleterre, à ce qu'il avait cru comprendre. Tant qu'on était dans le fjord, ils restaient collés à leur fauteuil de cuir, dans le salon de première classe. Mais dès qu'on accostait, ils sortaient, vêtus de leurs gros manteaux à col de fourrure, et gesticulaient en direction du flanc de la montagne. Les femmes allaient jusqu'à pousser de petits cris inspirés par ce qui lui paraissait être du ravissement. Curieuse engeance.

À Tyssebotn, il était allé prendre un peu l'air, lui aussi. Le soleil brillait, mais il faisait frisquet et il était tombé une bonne quantité de neige sur Høgefjell au cours de la nuit, bien qu'on fût déjà au début du mois de mai.

C'est ainsi que, sans savoir pourquoi, il remarqua les trois jeunes garçons sur le quai. Peut-être parce qu'ils portaient des chandails tricotés à la ferme dans des teintes bleues inhabituelles. Plus probablement, c'était leur mère, vêtue de noir, qui attirait les regards. Elle portait beau, en dépit de ses habits de veuve, tandis qu'elle prenait congé de ses fils sans trop paraître s'attendrir. Elle leur serra la main à tour de rôle, ils lui firent le petit salut d'usage avec le haut du corps et elle tourna les talons pour s'éloigner avant de se raviser, revenir vers eux en trottinant, se laisser tomber à genoux et les étreindre très fort tous les trois. Puis elle se releva brusquement et partit sans se retourner.

Jon Tygesen comprit aussitôt de qui il s'agissait car il avait entendu dire que le *Soløya* avait sombré corps et biens. Pauvres

petits, pensa-t-il. Voilà qu'ils partent à la ville pour trimer, il fait froid et ils n'ont pas les moyens de s'offrir une cabine, bien entendu. À ce moment, le capitaine vint lui demander quelque chose et il perdit de vue les enfants, une fois qu'ils eurent franchi la passerelle branlante d'un pas étonnamment bien assuré, un pas de marin.

Ils avaient déjà dépassé Eikangervåg, et donc effectué une bonne partie du trajet, lorsqu'il vit les trois garçons se glisser lestement dans la salle des machines en empruntant l'échelle arrière. Il était lui-même à l'avant, en train de pelleter du charbon derrière la grande chaudière, et ils ne pouvaient donc le voir. Il s'appuya un instant sur sa pelle pour les regarder, supposant qu'ils désiraient seulement se réchauffer un peu. C'étaient les seuls passagers de pont, tous les autres ayant acquitté les vingt-cinq centimes de supplément pour pouvoir être à couvert, car en plein vent, il faisait un froid de canard.

Naturellement, les passagers n'avaient pas le droit de descendre dans la machine et il lui revenait donc de les chasser. Pourtant ce ne serait que charité chrétienne d'attendre un peu pour découvrir leur présence, afin qu'ils aient le temps d'emmagasiner un peu de chaleur. Mais, à force de les observer à la dérobée, il finit par se convaincre que ce n'était sans doute pas pour se réchauffer qu'ils étaient venus, mais pour observer la chaudière et les machines. En effet, ils n'arrêtaient pas de montrer du doigt tel ou tel détail, avec une lueur de joie sur leurs visages par ailleurs bien tristes. Jon Tygesen en eut les larmes aux yeux.

Il sortit résolument de sa cachette pour leur demander d'une voix forte ce qu'ils faisaient là. Les deux plus petits parurent se préparer à prendre la poudre d'escampette en direction de l'échelle, mais l'aîné ne bougea pas et répondit, dans un dialecte presque inintelligible, qu'il voulait seulement montrer à ses frères comment fonctionnait une chaudière. Jon Tygesen faillit éclater de rire et ne sut quoi répliquer.

“Tu n'as pas froid aux yeux, toi, mon garçon. Tu crois savoir comment fonctionne une chaudière ? demanda-t-il avec indulgence et amusement à la fois. Je n'ai peut-être pas besoin de vous l'expliquer, alors !”

Mais les trois enfants hochèrent la tête avec fièvre. Jon Tygesen se lança alors dans la visite commentée qu'on lui demandait parfois d'effectuer à l'intention de visiteurs distingués venus de la ville. Il procéda de façon tout aussi systématique, partant de l'énergie produite par la combustion du charbon, poursuivant par l'étincelante chaudière de cuivre et de laiton, et expliquant pour finir la transmission du mouvement au moyen des manivelles, engrenages et autres principes mécaniques.

Les trois garçons eurent bientôt un grand sourire de satisfaction aux lèvres et, curieusement, semblaient tout comprendre. Car de temps en temps – au début, non sans une certaine timidité –, l'un d'eux posait une question sur tel point de détail que Jon Tygesen avait esquivé pour ne pas tout compliquer. C'était étrange. Comment diable trois jeunes fils de pêcheur d'Osterøya pouvaient-ils être aussi à l'aise dans une salle des machines moderne où ils n'avaient jamais pu pénétrer, sans aucun doute ?

Ils admirent d'ailleurs ne jamais être montés à bord d'un vapeur. Mais ils avaient lu des choses sur les machines, quelque part, probablement dans une revue quelconque. Quoi qu'il en soit, ils comprenaient parfaitement et étaient intéressés à un point qui sortait vraiment de l'ordinaire.

Lorsque le vapeur accosta au tout nouveau quai de Munkebyggen, Jon Tygesen ne manqua pas de s'assurer qu'un membre de leur famille les attendait avant de leur faire au revoir de la main et de regagner, pensif, la salle des machines.

\*

Ils connaissaient à peine leur oncle Hans, car cela faisait des années qu'il avait quitté la région. Il leur parut bien petit, et ses mains également, comparé à leur père. Ils ne répondirent que par monosyllabes aux questions qu'il leur posa sur la façon dont leur voyage s'était déroulé et sur la santé de sa sœur, tout en traversant la ville.

Ils étaient déjà venus à Bergen, mais jamais pour si longtemps. En été, par beau temps, il leur était arrivé de s'y rendre avec leur père et leur oncle Sverre pour vendre du poisson sur le quai. Mais ils n'avaient jamais pénétré dans le cœur de la cité et, une



fois surmontées leur timidité et leurs premières appréhensions, ils eurent tant de sujets d'étonnement et de questions que leur oncle leur trouva des ressemblances avec des petits cormorans demandant sans cesse la becquée.

L'oncle Hans habitait Verftsgaten, près de la mer, dans une maison de trois étages où vivait une foule de gens ; on appelait cela un "appartement". Il était composé d'une pièce, d'une cuisine et d'une chambre de bonne, comme on disait. C'était là que les frères allaient vivre, leur oncle leur ayant confectionné de ses propres mains trois petites couchettes.

Ils firent la connaissance de Solveig, sa femme, et la saluèrent poliment en s'inclinant légèrement et lui serrant la main comme leur mère leur avait montré qu'il convenait de faire. Elle les félicita pour leur beau chandail et ajouta quelques mots qu'ils ne comprirent pas à propos des talents de leur mère.

La vie en ville était bizarre, du moins à deux points de vue. Le premier, c'était que de l'eau sortait d'un robinet bien qu'on fût à plusieurs mètres au-dessus du sol. Le second, qu'il leur fallut apprendre très vite, c'était la façon très particulière de faire ses besoins. Une clé était accrochée au mur, près de la porte de la cuisine. Elle donnait accès à l'un des cabinets numérotés qu'il y avait dans la cour. On le partageait avec son voisin et nul autre n'avait le droit de s'en servir. Une fois par semaine, des hommes venaient chercher les bidons, au cours de la nuit. On les appelait "vidangeurs", c'était un mot nouveau qui leur faisait presque peur. Ils étaient à peu près aussi excitants à voir que les gros rats, dans la cour.

On prenait les repas dans la cuisine, après avoir dit le bénédicité. La nourriture consistait surtout en poissons et pommes de terre, avec de la viande de porc une fois par semaine, comme à la maison.

\*

Lauritz, Oscar et Sverre ne tardèrent pas à s'accoutumer à la corderie *Cambell Andersen*, qui n'était qu'à une dizaine de minutes à pied de l'endroit où ils habitaient. Étant vifs d'esprit, ils apprirent vite à manier cordes et outils, si bien que l'oncle

Hans fut bientôt assailli de questions élogieuses de la part de ses camarades de travail et du contremaître. Il leur expliqua que c'étaient des fils de pêcheur qui sortaient en mer depuis l'âge de cinq ans et qui avaient dû se débrouiller très tôt avec toutes sortes de choses. Leur père et leur grand-père avaient par exemple construit de leurs propres mains un bateau de pêche d'une taille exceptionnelle et les garçons avaient naturellement dû leur servir de manœuvres.

Au bout d'une semaine, le contremaître Andresen décida, sans en référer à la direction, que les petits Lauritzen recevraient un salaire au bout d'un mois, au lieu des trois habituels. Il ne faisait en effet aucun doute, à ses yeux, que ces trois-là feraient vite d'excellents ouvriers cordeliers.

Le dimanche, on allait se promener, comme disait l'oncle Hans. Après le service divin, on arpentait les rues de la ville dans des beaux habits, sans but précis, mais en saluant çà et là les personnes qu'on rencontrait. L'itinéraire préféré des trois frères était celui qui montait vers le petit fjord artificiel – qu'on ne pouvait appeler ainsi, en fait – baptisé Lille Lungegårdsvann. Le dimanche, des hommes en bras de chemise s'y déplaçaient à la rame, leur redingote posée près d'eux sur le banc de nage, tandis qu'à l'arrière, des dames tenaient un parapluie au-dessus de leur tête même s'il ne pleuvait pas. Quant à savoir pourquoi ils se donnaient tout ce mal, cela resta longtemps un mystère pour ces enfants : en effet, ces gens n'allaient nulle part et ne pêchaient pas non plus. L'oncle Hans finit par leur expliquer qu'en ville, on ramait pour le plaisir. C'était un peu comme se promener, avec la seule différence que c'était en bateau. L'explication ne fit qu'accroître la perplexité des trois garçons.

Le long de l'une des berges de Lille Lungegårdsvann, du côté nord, se trouvaient les grandes maisons de trois ou quatre étages de Kaigaten, avec des sculptures et des décorations sur la façade. Comme elles étaient en pierre, leur charge au sol devait être extrêmement grande, s'étonnèrent-ils auprès de leur oncle la première fois qu'ils virent cette splendide rue, avant de lui demander comment on avait résolu le problème. Il leur répondit que ces pierres étaient lourdes, c'était exact, mais qu'en les empilant les unes sur les autres, elles s'équilibraient par leur propre poids.

Il vit bien que les garçons ne le croyaient pas, mais il n'avait pas de meilleure explication à leur fournir. En effet, il ne s'était jamais posé la question, pour sa part.

Au bout d'un mois et demi, à l'approche de la Saint-Jean, les enfants percurent une avance sur leur salaire et purent payer la nourriture qu'ils avaient consommée chez oncle Hans et tante Solveig. Il leur resta même un peu d'argent. À l'issue d'un vote, par deux voix pour et une contre, ils décidèrent d'envoyer les cinq couronnes restantes à leur mère. Lauritz, lui, aurait préféré acheter un livre sur les locomotives.

Tout s'annonçait donc très bien. Pourtant, dès la fin de l'été, une catastrophe survint. Après coup, Hans Tufte se reprocha de ne pas avoir fait plus attention. Mais jamais il n'aurait pu imaginer que les trois garçons, jeunes comme ils étaient, auraient idée de sortir en cachette à la faveur des nuits claires de juin. Et, s'il avait entendu le moindre bruit, sans doute aurait-il cru que l'un d'eux allait aux cabinets. Il tenta désespérément de se déculpabiliser en se disant que jamais de la vie il n'aurait pu deviner quoi que ce soit. Il n'avait même pas remarqué qu'ils souffraient de manque de sommeil, comme cela avait sûrement été le cas.

Mais ce qui le tourmentait le plus, c'était qu'il allait devoir expliquer à Maren Kristine, sa sœur, la façon fort piteuse dont la vie de ses enfants à la ville avait pris fin.

\*

Christian Cambell Andersen, fils aîné du propriétaire de la corderie, avait vingt-huit ans et devait bientôt reprendre l'entreprise à son compte. C'était un homme de belle allure, à la moustache conquérante, mais qui, curieusement, était resté célibataire. On pouvait voir en lui un membre encore jeune de la bonne société bergenoise, même s'il était difficile de dire qui méritait d'être considéré comme tel. Quoi qu'il en soit, il était membre à part entière tant du Comité pour le chemin de fer que de la Société dramatique, ainsi que de La Bonne Intention, club de messieurs faisant aussi office de société de bienfaisance. Il avait toujours plein d'idées en tête et était très apprécié dans la sphère mondaine.